

# Theologie de l'adoration <sup>1</sup>

par John H. McKenna, C.M.

*Province du Eastern, USA*

La Théologie de l'Adoration fait partie d'une question beaucoup plus vaste : celle de la communion et du culte de l'eucharistie en dehors de sa célébration. Cet article se propose de donner un rapide aperçu historique de la pratique de la communion et de l'origine des dévotions eucharistiques en dehors de la célébration eucharistique. De là, nous espérons pouvoir parvenir aux racines théologiques de l'adoration eucharistique ainsi qu'aux défis qu'elle pose aujourd'hui.

À l'origine, les premiers chrétiens célébraient l'eucharistie dans le cadre d'un repas ordinaire. L'essentiel était de manger et de boire, de partager en commun un repas avec le Christ ressuscité. Ce qui leur importait surtout c'était de nourrir la vie du Christ, déjà en eux par le baptême, leur unité de communion dans le Christ ainsi que la vie éternelle, en partageant la résurrection du Christ<sup>2</sup>.

Avec le temps, on sépara l'eucharistie du repas normal, probablement en raison d'abus<sup>3</sup>. Il en était déjà ainsi du temps du martyr Justin (m. 165), qui décrit l'eucharistie comme un repas « stylisé », c'est-à-dire où seuls le pain et le vin figurent comme nourriture et boisson. Justin précise que : « ... les dons, après avoir été bénis, sont distribués et partagés et envoyés également aux frères absents par l'entremise des diacres »<sup>4</sup>. Les présents reçoivent tous la communion qui est portée également aux malades qui peuvent ainsi partager la célébration dominicale. Ainsi, le premier exemple de communion en dehors de la messe, est intimement lié à la célébration elle-même, et il en a été ainsi jusqu'à la fin du 4<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Article original publié sous le titre "Adoration, Theology of", dans *The New Dictionary of Sacramental Worship*, Peter E. Fink, S.J., Editor (Collegeville, MN : A Michael Glazier Book, The Liturgical Press, 1990).

<sup>2</sup> Cf. Jn 6, 51-58 ; 1 Cor 10, 16-18 ; Act 2, 42-47.

<sup>3</sup> Cf. 1 Cor 11, 17-34.

<sup>4</sup> L. DEISS, *Springtime of the Liturgy*, traduit par M.J. O'Connell (Collegeville, MN : The Liturgical Press, 1979) 93, 94.

<sup>5</sup> Cf. NATHAN MITCHELL, *Cult and Controversy : The Worship of the Eucharistic Outside Mass* (New York ; Pueblo, 1982) II, 28.

En outre, l'accent a continué à être mis sur le fait même de recevoir la communion et le sens qu'on lui donnait. Comme le dit si bien St. Augustin (m. 430) : « Si vous recevez bien, vous êtes ce que vous avez reçu... Puisque vous êtes le corps du Christ et ses membres, c'est votre mystère qui est placé sur la table du Christ ; en recevant l'eucharistie, c'est votre propre mystère que vous recevez... Soyez ce que vous voyez et recevez ce que vous êtes »<sup>6</sup>. Dans le même ordre d'idée, le Pape Saint Léon le Grand (m. 461) a dit : « La participation au corps et au sang du Christ n'a pas d'autre effet que de nous transformer en ce que nous recevons »<sup>7</sup>.

Jusqu'au 4<sup>e</sup> siècle, en règle générale, tous les fidèles prenaient part à la communion. Mais très rapidement, tout au moins dans certains pays, le nombre de ces fidèles diminua considérablement. Les raisons, nombreuses et complexes de ceci, ont entraîné un changement d'attitude qui devait favoriser l'apparition des dévotions eucharistiques en dehors de la messe. A noter en premier lieu, les controverses christologiques. La tentative de l'arianisme de nier la divinité du Christ, déclencha une surenchère de cette divinité jusqu'à en exclure presque toute humanité, en dépit des efforts chalcédoniens, en 451, pour rétablir l'équilibre. Jésus ressuscité devint un Dieu distant. Et, à la fin, liturgie et clergé devinrent eux aussi distants. En second lieu, célébration eucharistique et nourriture eucharistique furent séparées du repas communautaire. Ce qui, à son tour, entraîna une nouvelle interprétation où « ... les anciens symboles humains du repas communautaire étaient interprétés comme un drame rituel, représentations vivantes et symboliques de la vie de Jésus, de sa mort et de sa résurrection »<sup>8</sup>. De là, il n'y avait qu'un pas à franchir pour arriver aux allégories dramatiques, telles que celles d'Amalar de Metz qui soulignaient le rappel du passé plutôt que la participation présente, par la communion, sur laquelle Augustin et ses prédécesseurs avaient insisté. En troisième lieu, la diminution progressive de la connaissance de la langue liturgique (à savoir le latin) limitée désormais à une élite, devait élargir l'écart entre le peuple et la célébration. L'incapacité des gens ordinaires à comprendre la langue de la liturgie et, par conséquent, d'y prendre part, les a poussés à rechercher un langage alternatif. Manger et boire l'eucharistie laissera progressivement la place à une « communion oculaire », au désir de voir l'hostie. Finalement, la distance et la sujétion grandissantes vis-à-vis du Christ et de la liturgie devaient conduire — à partir du 9<sup>e</sup> siècle — à une

<sup>6</sup> JAMES J. MEGIVERN, *Concomitance and Communion : A Study in Eucharistic Doctrine and Practice*, Studia Friburgensia, New Series # 33 (New York : Herder, 1963) 68.

<sup>7</sup> *Ibid.*, 72.

<sup>8</sup> MITCHELL, *op. cit.*, 5.

demande de confession sacramentelle avant chaque communion et de jeûnes plus longs pour préparer la communion<sup>9</sup>.

Tous ces facteurs expliquent probablement, en partie tout au moins, l'usage largement répandu au 9<sup>e</sup> siècle de pain azyme, de tige ou de paille pour boire dans le calice, de communion sur la langue et non dans la main, et de communion à l'église en dehors de la célébration eucharistique. Les mêmes facteurs ajoutés aux controverses des 9<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> siècles, sur la présence du Christ dans l'eucharistie et au « moment de la consécration », focalisèrent davantage l'attention sur le pain et le vin et les miracles les concernant, par exemple les hosties sanglantes. Il s'en suivit une diminution croissante du nombre des communiants. Désormais incapables de prendre une part active au langage de la liturgie et hésitants — par extrême respect ou crainte — à participer à la communion, les fidèles étaient amenés à exprimer différemment leur croyance en la présence du Christ dans l'eucharistie. Le sentiment que l'eucharistie était quelque chose à regarder et à adorer — plutôt qu'à manger —, devint une caractéristique de la piété eucharistique médiévale<sup>10</sup>.

Naturellement, dès l'origine, on avait pris l'habitude de conserver les espèces eucharistiques, de façon à pouvoir porter la communion aux malades et aux mourants. En outre, dans les premiers temps, les fidèles avaient la permission d'emmener la communion chez eux, afin de pouvoir l'utiliser dans le courant de la semaine. L'origine de la prière devant le Saint sacrement semble être la prière du prêtre avant la communion (11<sup>e</sup> siècle). Elle se transforma en prière des fidèles après l'élévation (fin du 12<sup>e</sup> siècle) et en visites au Saint Sacrement (début du 13<sup>e</sup> siècle). La réserve eucharistique placée à côté ou sur l'autel, au 13<sup>e</sup> siècle, avait pour but de focaliser la dévotion à cet endroit<sup>11</sup>.

Les processions eucharistiques ne firent leur apparition qu'au 11<sup>e</sup> siècle, tout au moins en Angleterre. En tant que dévotion envers l'hostie, elles devinrent une façon de rendre hommage au Christ dans le Saint Sacrement et même de contempler l'hostie plus longtemps. Sur le continent, l'évêque de Liège adopta la fête du Corpus Christi dans son diocèse en 1276. Cette fête, qui comprenait une procession du Saint Sacrement, se répandit rapidement<sup>12</sup>.

Au tout début, les expositions des espèces eucharistiques avaient lieu juste avant la communion avec la formule : « Les choses saintes

<sup>9</sup> JOSEPH JUNGSMANN, *The Mass of the Roman Rite*, traduit par F. Brunner y revisado por C. Riepe (New York : Benziger Brothers, 1961) 56-70, 498-502 ; MITCHELL, *op. cit.*, 4-5, 116-119 ; MEGIVERN, *op. cit.*, 63-66, 73-74, 81.

<sup>10</sup> JUNGSMANN, *op. cit.*, 89-92, 502-512 ; MEGIVERN, *op. cit.*, 29-33 ; MITCHELL, *op. cit.*, 5-6.

<sup>11</sup> Cf. JUNGSMANN, *op. cit.*, 552-523 ; MITCHELL, *op. cit.*, 164-170.

<sup>12</sup> Cf. MITCHELL, *op. cit.*, 170-176.

pour les saints ». Jusqu'au début du 13<sup>e</sup> siècle, c'était la seule opportunité offerte aux fidèles de contempler les saintes espèces et de les révéler. Avec l'introduction de l'élévation qui, au 14<sup>e</sup> siècle, fut considérée comme le moment culminant de la célébration, les fidèles furent invités à adorer le Seigneur tout de suite après les mots de la « consécration ». Au début, il s'agissait d'une invitation à partager la communion. Et, maintenant, on invitait à la contemplation ou « communion oculaire ». Jusqu'alors, l'exposition avait fait partie de la liturgie elle-même dans la communion, dans le viatique ou communion aux mourants, ou le Corpus Christi. En 1830, selon une coutume populaire née dans certaines régions d'Allemagne, on exposa le Saint Sacrement dans un ostensor. Ceci, par la suite, devait aboutir à l'exposition dans un ostensor en dehors de la liturgie »<sup>13</sup>.

L'origine de la bénédiction du Saint Sacrement était aussi au centre de la liturgie des heures et du Corpus Christi. Au début du 13<sup>e</sup> siècle, on prit l'habitude de chanter des hymnes à la Vierge Marie à la fin de la soirée ou de la prière nocturne. Au 14<sup>e</sup> siècle, on fit de même en présence du Saint Sacrement pour intensifier cette dévotion plutôt que pour augmenter la vénération du Saint Sacrement. Dès 1301, pendant la procession du Corpus Christi, il y avait des stations ou pauses pendant lesquelles le prêtre bénissait les fidèles avec le Saint Sacrement et, à la fin de la procession, il les bénissait avec un ostensor ou un vase similaire<sup>14</sup>.

Toutes ces dévotions eucharistiques en dehors de la messe ont donc leur origine dans la liturgie. En outre, nombre d'entre elles semblent être apparues d'abord dans des communautés religieuses.

Comme c'est souvent le cas, c'est l'histoire qui fait ressortir les principaux traits théologiques de ces attitudes et dévotions. Leurs racines reposent sur la croyance que le Christ ressuscité est réellement présent dans la célébration eucharistique, et sur le désir d'étendre cette célébration aux malades, aux mourants, aux persécutés ou aux absents en général. Ceci tient de l'anthropologie aussi bien que de la théologie pour aboutir à ce que Piet Fransen décrit comme la « loi de l'extension ». Des réalités symboliques, quand elles ont une importance primordiale dans nos vies, ont tendance à se prolonger par des expressions similaires, sinon analogiques. Un couple marié, par exemple, trouve de nombreuses autres façons d'exprimer son amour, en dehors de l'acte conjugal, à savoir des baisers, des caresses, des regards. Il est important de ne pas déconsidérer ces manifestations simplement sous prétexte qu'elles ne sont pas l'acte central et n'existaient pas dès le début, telles les processions eucharistiques.

<sup>13</sup> Cf. *ibid.*, 176-181.

<sup>14</sup> Cf. *ibid.*, 181-184.

Il est cependant aussi important de rappeler leur origine et arrière-plan et de les rattacher à la célébration centrale<sup>15</sup>.

L'origine de toutes les dévotions eucharistiques en dehors de la messe se trouve, comme l'histoire nous l'enseigne, dans la liturgie elle-même. Perdre ceci de vue, c'est perdre de vue leur objet. Sous-jacente à toutes ces dévotions, on trouve la croyance en la présence du Christ, d'abord dans le repas partagé puis, par extension, dans le pain et le vin qui restent. Si le Christ est présent dans le pain et dans le vin, il est donc juste et bon de l'adorer précisément là. La difficulté, historique et théologique, est que ce culte en dehors de la célébration eucharistique semble parfois avoir perdu ses amarres. C'est son point faible. Sa force réside dans sa capacité de donner aux fidèles à la fois temps et calme pour réfléchir à ce que signifie recevoir le corps du Christ — le corps tout entier, tête et membres comme dirait Saint Augustin — dans son cœur. Il y avait de bons éléments dans la piété de l'élévation ou du tabernacle, notamment, la dévotion personnelle à Jésus, la conscience de l'aspect sacrificiel de l'eucharistie et du pouvoir de celle-ci de susciter l'imitation du sacrifice du Christ. Si, aujourd'hui, nous accordions un peu plus d'attention à tous ces éléments, cela nous aiderait peut-être à saisir plus profondément le mystère pascal du Christ célébré dans l'eucharistie<sup>16</sup>.

Sur le plan pastoral, le futur reste un défi. Est-il possible de revenir à l'essentiel sans perdre les valeurs des dévotions eucharistiques en dehors de la messe ? « La célébration de l'eucharistie dans le sacrifice de la messe est vraiment à l'origine du culte porté à l'eucharistie en dehors de la messe, et elle en est le but<sup>17</sup>. Est-il possible de redécouvrir la valeur des dévotions eucharistiques en dehors de la messe, sans les laisser perdre leurs amarres ? Mitchell cite à ce propos T.S. Eliot « Little Gidding » : « Nous ne cesserons jamais d'explorer. Et la fin de toutes nos explorations sera d'arriver où nous sommes partis et avons connu l'endroit pour la première fois »<sup>18</sup>.

Toutes les dévotions eucharistiques, même les plus élaborées, ont pour but de nous ramener au commencement — à Jésus-Christ, crucifié et ressuscité, partageant le repas et son mystère pascal avec son peuple.

(Traduction : FRANÇOISE AZEMAR TURCO, A.I.C.)

---

<sup>15</sup> Cf. P. FRANSEN, *Intelligent Theology*, Vol. I (Chicago : Franciscan Herald Press, 1969).

<sup>16</sup> JUNGSMANN, *op. cit.*, 90-91 ; cf. également, E. DIEDIRECH, "Notes on Liturgy" and "The Eucharistic Mystery in All Its Fullness", dans *Review for Religios* 42 (mai-juin et novembre-décembre 1983) 363-380, 914-927.

<sup>17</sup> *Instruction on Eucharistic Worship*, 24 mayo 1967 (Washington, DC : 1967) Article 3°.

<sup>18</sup> MITCHELL, *op. cit.*, 8.